

## « POUSSIÈRE D'EMPIRE », de Lâm-Lê

*Rencontre des nuages et du dragon*, il y a trois ans à Cannes, nous révéla un tempérament et un regard. *Poussière d'Empire* confirme l'ambition d'un cinéaste très personnel qui, né dans l'ancienne Indochine, parvint en France très jeune, pour étudier aux Beaux-Arts, tâter du théâtre, et enfin découvrir le cinéma : « *Le grand cinéma est fait d'une grande tricherie* » (*le Monde* du 8 septembre). Carte blanche donc à l'imagination, au cinéma tourné presque image par image.

Deux cultures, deux civilisations, deux pouvoirs, et, derrière, Lâm-Lê le réalisateur, qui tire seul les ficelles, arbitre souverainement. D'un côté, la culture de l'homme blanc, de la femme blanche, lui sergent baroudeur (Jean-François Stévenin), elle mondaine défroquée, porteuse d'Évangile (Dominique Sanda), l'Indochine dans les années 50. De l'autre, des maquissards qui occupent progressivement le terrain, une grand-mère attentive,

un curieux jeu d'échecs, vu à distance par un petit garçon annamite qui assure la liaison : un message à remettre de la part d'un maquissard à sa bien-aimée.

Message qui suivra les détours d'une histoire nourrie d'oubli, partira avec les Blancs vers la France : l'Indochine devient le Vietnam, simple souvenir pour Marguerite Duras et tant d'autres. Un paquebot et ses mondanités dérisoires. Paris, le temps qui file, jusqu'au plat aujourd'hui. Le souvenir qui demeure, et le message, ultimement délivré.

Derrière les contorsions de la politique, Lâm-Lê chante un amour intemporel, la permanence d'une culture, d'un passé, d'un héritage. Son compatriote Nguyễn Thiên Dao, l'auteur de la musique, également réfugié en France il y a bien longtemps, dit avec ses moyens propres à peu près la même chose.

**LOUIS MARCORELLES.**